

ACTUALITÉ  
LITTÉRAIRE



## Un incroyable malentendu

par  
Dominique Le Boucher

---

**Anouar Benmalek, *L'Enfant du peuple ancien*, roman. Paris : Pauvert, 2000.**

---

Cela faisait bien trois ans qu'ils vivaient dissimulés dans la jungle. Au début, cela avait marché à merveille. Certes, la réadaptation s'était révélée éprouvante parce que les deux adultes, après tant d'années de captivité, avaient désappris beaucoup de gestes de leur ancienne vie de chasseurs-cueilleurs, sans parler du petit Tridarir perpétuellement en butte aux piqûres, aux chutes et aux écorchures. Mais le gibier était abondant, le temps relativement indulgent et les vieux parents au comble du bonheur de se retrouver dans les paysages de leur enfance. Certains jours, ils en arrivaient même à oublier cette vérité épouvantable : ils étaient parmi les tout derniers représentants des premiers habitants de la Tasmanie. (*L'Enfant du peuple ancien*)

**Avec *L'Enfant du peuple ancien* Anouar Benmalek nous invite à poursuivre l'interrogation entamée à la lecture de *L'Amour Loup*, et déjà reconduite au fil des *Amants désunis*. On se plonge aussi dans un roman d'aventure qui offre, en plus du voyage dans l'espace et le temps, le voyage dans une langue qui n'est identique dans aucun de ses livres.**

Questionnement particulièrement vif et intéressant pour qui écrit et fréquente de près l'écriture des autres. Car il est rare que le créateur au travail ne se pose pas simultanément la question de la créature qui lui échoit brutalement, et le plus souvent alors qu'il ne s'y attend pas.

Or l'unité et la construction d'un univers cohérent, qui font la force de toute œuvre romanesque, s'articulent chez lui autour de la double volonté de poser l'interrogation essentielle de la vie et de son étrangeté d'un point de vue d'observation à chaque fois très différent, et de se mouvoir en tant qu'écrivain dans un rôle toujours nouveau et volontiers surprenant. Témoin mais en même temps acteur jamais distancié, et pourtant chercheur presque scientifique dans une épaisse documentation, voyageur se séparant de l'Algérie dans l'espace pour y revenir dans le temps, écrivain en quête d'aventu-

res renouvelées et "passeur de mémoire" ne cédant pas aux facilités des exotismes offerts.

De l'Azerbaïdjan à la Turkménie et l'Ouzbékistan, pour rejoindre les camps palestiniens du Liban, dans *L'Amour Loup*, en passant en transit par la Suisse, Madagascar et l'Algérie — lieu fondateur de chaque roman — dans *Les amants désunis*, on finit par se retrouver, avec *L'Enfant du peuple ancien*, en Australie et plus précisément sur les terres inconnues, mais synonymes d'exil, de la Nouvelle-Calédonie. Le cœur de l'action se situe cette fois entre la *jungle du Sud de l'Île de Tasmanie*, *l'île pénitentiaire Nou*, en Nouvelle-Calédonie, et la *presqu'île Ducos*, où ont été déportés de nombreux Communards ainsi que les troupes des révoltés de Mokrani en Algérie, et où sera enfermée notamment Louise Michel à partir de 1873.

Mais l'originalité et la force du texte ne tiennent pas uniquement en cette rencontre de trois révoltes également matées sans pitié, celle des Communards, et celle des Kabyles d'El Mokrani en 1871, ainsi que celle des Canaques qui n'ont cessé de se rebeller contre le sort qui leur était fait à partir de 1847. Le désir exprimé par Anouar Benmalek au cours de l'entretien que nous avons mené avec lui, de "renverser le décor", c'est-à-dire de situer comme acteur principal de son récit le dernier homme aborigène de Tasmanie, nommé Tridarir, et comme lieu où s'inscrit l'écriture cette région du Pacifique idéalisée pour sa beauté, afin de faire passer au second plan la trame romanesque qui est d'ordinaire la gourmandise attendue par le lecteur, remet en jeu ce qu'on a l'habitude d'appeler "le rôle de l'écrivain". Écrire n'a jamais été un acte innocent, on le sait bien, mais que signifie dans un temps de banalisation des actes les plus déments, cette conviction qu'ont certains créateurs d'avoir à reprendre en charge la conscience d'une humanité en perdition? Et également, comment cette façon inédite de se servir du roman pour relater une réalité habilement esquivée pour cause de bonne conscience, a-t-elle été perçue par les lecteurs divers?

**Anouar Benmalek** : "Les nombreux articles de presse qui ont parlé de ce livre insistaient beaucoup sur l'étrangeté du thème, sur l'histoire d'amour, sur les péripéties. Or pour moi il y a là un réel malentendu. J'ai d'abord voulu écrire un livre sur un génocide. Et je n'ai pas l'impression que cet aspect des choses ait été vraiment pesé à son poids. Cela a plutôt été traité comme un élément permettant la construction du roman, voire un prétexte à écriture. Alors que c'est au contraire la découverte de ce génocide qui m'a fait totalement changer la trame du livre. Comment être le dernier d'un peuple quand on sait que ce n'est justement pas une situation romanesque? C'est une disparition cyniquement clinique que celle des Aborigènes de Tasmanie. On a, dans ce cas de génocide, des données scientifiques très précises puisque Truganini, la dernière femme aborigène, est morte le 8 mai 1876. Grâce à la maniaquerie bureaucratique des Anglais, on connaît les

noms et les dates de décès des cinquante dernières personnes ayant appartenu à ce peuple.

Mon propos de départ était de parler de la rencontre singulière des Communistes et des insurgés d'Algérie, en Nouvelle-Calédonie, et de leur comportement inattendu. La majeure partie d'entre eux se ligue curieusement à l'armée française pour contrer la révolte des Canaques. Ce qui m'intéressait était cette notion très relative de la liberté humaine. C'est en travaillant sur la constitution de ma documentation concernant un point que j'ignorais, qui était les évasions en direction de l'Australie, que je suis tombé sur une phrase où l'assimilation des derniers Aborigènes à une espèce de loups, ayant disparu en même temps qu'eux, a été pour moi un révélateur.

Je suis donc allé au Musée de l'Homme et j'ai découvert une documentation fort conséquente sur le sujet. Il existe même un important dictionnaire anglais aborigène dont je me suis servi. Certains acteurs de ces faits, tel Robinson qui était chargé de déporter les Aborigènes dans un petit îlot, prenaient des notes en même temps. La marche vers la mort de ce peuple est stupéfiante de précision. C'est incroyable cette attention à la culture des gens et cette absolue inhumanité quant au sort qui leur était réservé. Et pourtant, moi qui lis énormément, je n'en avais jamais entendu parler.

Les Australiens n'ont pas subi du tout le même opprobre au sujet de ce génocide que les Allemands au sujet du génocide juif. Les génocides ne sont pas égaux. Ma réaction a d'abord été la peur de parler de ce sujet auquel je ne connaissais rien. Puis une sorte de devoir éthique s'est mêlé à l'envie d'écrire. Il est alors devenu évident que j'avais à jouer le rôle du passeur de mémoire. J'ai dû tout réécrire en centrant le livre sur le génocide, avec la volonté de ne pas en faire un livre politique.

Ce que je veux dire c'est que personne ne sort grandi d'un génocide. Celui qui subit le sort d'être le dernier d'un peuple reste tout de même un individu ordinaire. Et cet aspect monstrueux des choses est occulté dans la plupart des articles, parce que cela, à cause de l'éloignement, apparaît comme exotique. Pourtant cette histoire du Pacifique est constamment meurtrière. Les habitants de l'Île de Pâques, par exemple, ont quasiment été tués jusqu'au dernier. Mais c'est trop beau comme région. On a peine à imaginer un génocide sur fond de cocotiers, alors qu'on l'imagine facilement sur fond de plaine polonaise. Le soleil fait oublier les massacres qui se sont passés là. Comment associer l'image de l'Australie à l'esclavagisme?

Qui sait que, dans le Queensland, il y avait des voleurs de Canaques qui les enlevaient et les louaient aux planteurs de canne à sucre? Qui sait que ce n'est qu'en 1967 que les Aborigènes ont acquis le droit de citoyenneté alors que jusque-là ils dépendaient du département de la faune et de la flore? Qui sait que la tentative de déporter tous les Aborigènes du Queensland sur un îlot afin de s'en débarrasser définitivement a été pensée officiellement? Qui

sait qu'il n'y a pas très longtemps encore, était inscrit dans les textes que ne pouvaient émigrer vers l'Australie que les gens de couleur blanche? Pour moi, jusqu'à une date récente, l'Australie était "the Lucky country", "le pays de la chance". Le pic des massacres a été atteint sur le continent australien dans les années 1930. Ce qui a sauvé les aborigènes d'Australie, c'est d'ailleurs le désert. Car ils pouvaient seuls y survivre."

Le père et la mère chantaient tout le temps, expliquant au petit qu'ils revivifieraient ainsi les sentiers sacrés des Rêves des Ancêtres. Il n'y avait plus de temps à perdre, lui répétaient-ils car, comme il n'y avait pratiquement plus de gens de leur peuple dans l'île, la nature se mourait lentement de ne plus être *chantée*. Le chant était comme son eau et il n'y avait plus assez d'eau! Si la nature mourrait, si sa respiration s'arrêtait, eux aussi ne tarderaient pas à rejoindre les innombrables êtres qui les avaient déjà précédés dans la mort. Mais sans laisser personne derrière eux! (*L'Enfant du peuple ancien*)

Ce qui rend ce livre non seulement attachant mais extrêmement dérangeant, c'est que, comme les deux précédents, il désigne avec des mots volontairement simples, familiers, tantôt tendres, tantôt dérisoires ou amers, tantôt crus et poétiques, ce que l'on se plaît à illustrer habituellement — et de nombreux écrivains y souscrivent — avec les termes de la tragédie, du drame permettant d'en rajouter dans la description du pire et de nous en faire goûter la jouissance néfaste. L'écrivain ne se contente pas d'y dénoncer un génocide — ce qui aurait eu le risque de le faire justement entrer dans le décor contemporain le plus anodin —, il permet au lecteur, se glissant aisément à sa suite "sous la peau" de Tridarir, d'expérimenter la mystérieuse existence au sein d'un univers polythéiste, où chaque "chose" de nature et chaque animal porte en son âme *le Rêve* d'un être humain, et où chaque *Rêve* est unique trésor de vie. En s'identifiant au dernier des Aborigènes, celui qui écrit anime cette mémoire morte d'une densité charnelle qu'aucun personnage romanesque de fiction n'aurait pu prendre en charge. Et la beauté de ce monde passe alors au premier plan, devient pour nous accessible et nécessaire. Ce qui est, à mon avis, le seul moyen que possède le créateur pour "réparer" cet effacement irréparable.

C'est cette façon originale, à mi-chemin entre réel et irréalité poétique, qu'a Anouar Benmalek de faire circuler une mémoire, une culture, une expérience humaine, irremplaçables à l'intérieur d'un être que rien ne théâtralise mais que tout singularise, qui confère à ses livres leur statut de création véritable. Car toute œuvre, face à l'ambiguïté du comportement humain volontiers destructeur, a la charge difficile d'adjoindre, et parfois de mettre devant la pure jouissance d'une communication sensible et sensuelle, le fait que son créateur se pose en "gardien" d'une certaine humanité et en porteur d'une parole qui se voudrait lucide et généreuse. Que ce soit Nawal ne trou-

vant aucune issue à son histoire palestinienne, ou le petit Jallal s'échappant de son histoire algérienne avec le vieux Targui dans le "retour au désert", ou enfin Tridarir s'enfonçant dans l'Océan pour rejoindre les siens, nous savons qu'un fragment de leur destinée étrangère est aussi nôtre.

Ce qu'il y a de fascinant dans l'histoire en elle-même de ces trois personnages est qu'aucun d'eux n'hésite à se battre pour défendre et accomplir un rêve, et que ces rêves prennent la forme d'une aventure où chacun d'entre eux est contraint d'aller bien plus loin que ce qu'il pensait être son destin au départ.

**A. B. :** "Ce qui fait que ce livre est perçu comme étant un livre d'aventures est également dû aux régions dans lesquelles il se situe. Car les gens de ces régions ont réellement vécu des choses fantastiques. Les évasions des bagnards de Nouvelle-Calédonie vers l'Australie ont eu lieu dans des conditions incroyables. Des bagnards, par exemple, s'échappant à la nage vers un îlot où se trouve une colonie d'oiseaux, parviennent à construire un radeau. Et comme il leur manque des voiles, ils prennent des ailes d'oiseaux et ils les attachent ensemble. Quand ils arrivent en Australie, ils sont capturés par la police australienne qui les remet aux Français, mais le bateau, lui, est toujours exposé au Musée de Sidney.

Dès que l'on parle du monde des Iles, le déplacement lui-même réclame une démarche aventureuse. Mais rien n'est absolument inventé. La rencontre entre Kader et Lislei repose sur une véritable histoire d'amour entre un insurgé algérien et une Communarde. On peut trouver le nom de ce couple-là dans un livre sur les Kabyles du Pacifique. Les gens vivant dans des conditions extraordinaires abandonnent énormément de ce qui faisait leur comportement habituel. Et le fait qu'ils étaient condamnés à des peines énormes à l'autre bout du monde est déjà une aventure en soi.

Le nom de Tridarir également, le jeune Aborigène héros du livre, censé survivre à Truganini, est en réalité celui du troisième dernier homme de Tasmanie. D'ailleurs sa mort à la fin a été un gros problème pour moi car j'adorais cet être-là. Mais comment tricher avec la réalité? Les lecteurs auraient bien voulu que j' imagine une solution qui permette à Tridarir de survivre. Je voulais que le livre se termine sur une espèce de claque. Et en même temps il y a la grandeur du geste. C'est le Pacifique!"

L'enfant devinait que ses parents s'embrouillaient parfois dans leurs explications affolées : à l'Origine, à l'époque mystérieuse du Temps du Rêve, quand même le temps ne pouvait encore être compté, les êtres primordiaux avaient été créés par l'intense émotion d'une Créature que les parents de Tridarir évitaient soigneusement de nommer. "Voilà un de *Ses* songes!" disaient-ils en désignant d'un doigt respectueux l'arc en ciel qui illuminait le ciel, "*Il* a un pied qui prend appui sur les cheveux de la montagne et l'autre qui s'enfonce dans le pubis

de la mer et éblouit nos frères les coraux et les poissons". Et l'enfant regardait avec stupéfaction cet arc-en-ciel auquel il ne devait, en aucun cas, donner de nom, sauf dans le silence de son cœur. (*L'Enfant du peuple ancien*)

Plus encore avec ce livre qu'avec *L'Amour Loup*, où l'on ne supporte pas que Nawal disparaisse sous les balles des Libanais ou des Palestiniens devant un camp de réfugiés où elle a rejoint les siens, l'on voudrait à tout prix que Tridarir, devenu un homme portant en lui la mémoire unique du pays des rêves, échappe à l'effacement. Et au double anéantissement auquel succombent des êtres porteurs de vie et d'un univers qu'ils préservaient en étant l'âme et la chair mêlées. Nos rêves anciens, si souvent sacrifiés à un confort froid devenant sécheresse de cœur voire totale inhumanité, seraient-ils enfouis quelque part chez ceux que le rituel gardien des mystères poétiques du monde préservait encore il y a quelque temps de la haine de la vie devenue pratique courante par ailleurs?

Cela pose une des questions fondamentales qui reste dressée face à tout créateur dans sa solitude sans piste préalablement tracée. L'art doit-il marquer le chemin par où passent les hommes comme un témoignage de leur déchéance et de leur grandeur, ou bien s'acharner à inscrire ce fragment d'invisible où demeure, heureusement, ce qui ne finit pas avec la mort? L'intérêt de *L'Enfant du peuple ancien* est qu'il suggère que les deux ne sont pas incompatibles. Car, en laissant partir Tridarir vers un destin inconnu de nous mais livré à tous les imaginaires, l'écrivain n'a-t-il pas mis d'une certaine manière en échec la violence destructrice des esclavagistes et des tueurs? Et qui nous empêche de ne pas croire un instant que Tridarir va "se noyer" dans l'Océan?

L'art ne doit-il pas avant tout redonner essentiellement existence à ce que nous sommes impuissants à préserver de la bêtise et de la haine des bourreaux? D'ailleurs si Tridarir choisit de repartir dans la mer, n'est-ce pas pour s'en aller renaître quelque part dans le rêve d'un homme "noyé" à l'intérieur d'une cité cruelle? Comment ne pas se dire qu'un être aussi proche des songes ne possède pas certains pouvoirs sacrés dont nous ignorons tout, lui offrant la possibilité de rejoindre une autre forme du réel invisible pour nos yeux.

**A. B. :** "Moi qui ne suis pas du tout porté sur la mystique, je me suis senti frère de ces Aborigènes. L'être humain n'est humain que parce qu'il rêve à ce qu'il n'est pas, et à ce qu'il désirerait être. Ce qui parcourt le livre c'est cette notion que chacun est responsable vis-à-vis de son rêve. Si Lislei reste avec Kader et Tridarir à la fin, c'est pour permettre à ce rêve d'une espèce d'humanité à trois de perdurer. L'histoire d'amour entre ces trois personnages, dont Tridarir est le pivot, permet également de supporter et de mémori-

ser des scènes épouvantables. C'est parce que les gens se mettent à aimer ces personnages qu'ils retiennent aussi des images fortes, comme le sort réservé aux parents de Tridarir, ou la façon dont celui-ci disparaît.

Ce qui signifie que toutes les scènes les plus dramatiques concernant les Aborigènes sont bien réelles. Je ne me serais pas permis, face à des événements aussi fantastiques, d'inventer. Le fait qu'on ait salé les corps et qu'on les ait vendus ou découpés pour en conserver des morceaux n'est pas de l'invention. Ces gens-là ont droit à la vérité sur ce qui leur est arrivé. Les Tasmaniens anglo-saxons d'aujourd'hui sont très contents qu'il n'y ait plus d'Aborigènes car il ne peut pas y avoir de revendications par rapport à la terre. La Tasmanie ressemble aujourd'hui énormément à l'Angleterre avec des gens très policés qui profitent du génocide réalisé au XIX<sup>ème</sup> siècle. Alors que les Anglo-saxons du continent australien ont des problèmes avec les Aborigènes qui réclament leur terre. Donc les Tasmaniens peuvent tenir le discours qu'ils ont eu raison. Cela veut dire qu'il est 'rentable' de mener un génocide jusqu'à la fin.

Les derniers mots de Tridarir : 'Je veux que quelqu'un me pleure', sont la justification du livre, et son message. Le livre veut introduire de la mémoire chez les gens ordinaires sur les Aborigènes. Qu'on se demande comment c'est possible de s'enfoncer avec tout un peuple dans le silence. Il y a là une double épouvante, celle de la mort, et celle de l'après-mort. Et c'est aussi banal que s'il s'agissait d'un kangourou, par exemple.

D'ailleurs beaucoup de tueurs d'Aborigènes utilisaient à leur égard le terme de 'kangourou'. Et ce terme est en lui-même une histoire qui résume cette barbarie. Quand les colons sont arrivés, ils ont vu cet animal inconnu. Ils ont demandé aux Aborigènes ce que c'était. Et les Aborigènes répondaient : 'je ne sais pas'. Et 'je ne sais pas', dans le dictionnaire, c'est : 'kangourou'. Le nom de l'animal le plus célèbre d'Australie est la représentation du fossé entre les colons et les Aborigènes. Ils ne se sont pas compris du tout."

Les Rêves des êtres primordiaux avaient donné par la suite naissance aux plantes, aux animaux et aux hommes. Là où ils passaient, ils laissaient dans leur sillage une poussière de mots et musique, comme autant de signes de leur joie et de leur gratitude à mettre au monde une descendance. Et n'importe qui, n'importe quoi pouvait encore, si ses rêves étaient suffisamment empreints de désir, les imiter, créer ou, au moins, perpétuer la vie. Tridarir, par exemple était né du Rêve de la fourmi à miel, sa mère du Rêve de l'émeu et son père de celui du varan. (*L'Enfant du peuple ancien*)

Les trois personnages, Lislei, Kader et Tridarir, se rejoignent car ils sont tous trois issus d'un rêve qui a été remplacé par une réalité efficace et pragmatique dans laquelle aucun d'eux trois ne peut vraiment exister. Ce que l'homme a en commun, où qu'il soit et quelle que soit sa couleur de peau, ce

sont ses rêves et sa capacité à les renouveler jusqu'à sa mort, à s'en nourrir et à se projeter en eux très au-delà de lui-même. A croire à ses utopies dans les plus extrêmes situations, comme les camps de la mort, ou au fond de n'importe quelle geôle. Celui qui nous parle des rêves nous parle de l'unique part irréductible en nous, car les rêves ne sont jamais la proie des bourreaux. Ils nous demeurent inaliénables et échappent à toute incarcération de l'esprit et du corps. Ils voyagent dans un autre royaume, inaccessible aux diktats et aux interdits. D'où l'immense pouvoir d'évasion qu'ils nous confèrent. Et le travail du créateur est de faire resurgir ces rêves face à un univers matériel qui les écarte de nos interprétations du quotidien, alors qu'ils sont une façon de lire autrement notre errance humaine.

Or, là aussi, le livre agit à l'inverse de ce dans quoi nous nous dirigeons en interprétant notre Histoire humaine à partir d'actes et de faits ponctuels et sans cohérence en regard des forces de vie qui dépassent notre perception limitée, au lieu de tenter de la lire à partir du chemin qui relie chaque être aux autres et chaque fragment de l'espace et du temps à une plus vaste cosmogonie. Mais ce lien essentiel aux éléments les plus divers perdure en nous et alimente à notre insu le désir de créer pour s'inscrire à nouveau dans ce qui ne mourra pas avec notre mort.

**A. B. :** "Lorsque j'ai eu décidé d'écrire sur les Aborigènes, j'ai passé de longues semaines au Musée de l'Homme. C'est peut-être ma nature scientifique qui est intervenue. Je ne voulais pas décrire une situation de manière extérieure. Nous avons chacun une certaine représentation du monde qui ne nous étonne pas. Mais celle des Aborigènes m'a beaucoup étonné au départ. C'était un défi en tant qu'écrivain car il ne fallait pas céder à une tentation d'exotisme. La notion de rêve ne devait pas devenir simplement 'une jolie chose'. Il fallait tenter de réfléchir comme Tridarir. En voulant montrer le caractère 'ordinaire' des gens, je tentais de les rapprocher de nous. C'est pourquoi à aucun moment je ne décris les personnages physiquement.

Toute la difficulté était de montrer à la fois comment Lislei et Kader sont étonnés par cette conception du monde différente de la leur, et comment à la fois ils rencontrent un gosse comme tous les gosses. Il vit une situation extraordinaire mais c'est notre regard qui l'enferme dans une singularité qui nous dérange. Pour lui, cela doit paraître extrêmement réducteur de prétendre que toutes ces choses dissemblables dans l'univers auraient été créées par un seul dieu. C'est tout aussi étrange des deux côtés. Les civilisations de type monothéiste observées par des polythéistes doivent être amusantes et exotiques. La complexité de l'univers des Aborigènes de Tasmanie est étonnante quand on pense qu'ils n'avaient pas découvert l'usage du feu.

Lorsque j'ai appréhendé cette manière de penser, j'ai eu la sensation d'un double gâchis. Le gâchis humain épouvantable, mais aussi le gâchis d'une extraordinaire expérience spirituelle. C'était quelque chose de très précieux



pour l'humanité, qu'on a éliminé pour satisfaire des intérêts d'éleveurs de moutons. Ce qui m'a le plus frappé c'est le contraste entre la grande misère matérielle et la richesse de leur monde spirituel. Toute l'Australie est traversée *de sentiers du Rêve*. Et s'ils ne se revivifient pas régulièrement, la vie meurt. En fait on est responsable de la terre et on lui appartient. Il faut léguer des rêves en bon état à ceux qui vont venir. C'est cette notion de beauté, balayée par des rustres, qui ne devait pas totalement disparaître."

- ... Et toi, Tridarir, tu es en même temps le père et le fils de ton Rêve, continuait son père avec la même conviction, déchirante de nostalgie. Depuis ta naissance, ce Rêve t'appartient et tu lui appartiens. Tu lui dois protection et nourriture, sinon il dépérira et mourra. Et le feu de ton âme avec. Mais tu dois être digne de ton Rêve, il ne doit pas avoir honte de toi, sinon il s'enfuira. Ah! mon fils, il y a tellement longtemps que les nôtres n'ont pu parcourir les sentiers des Rêves de notre pays, le beau pays de *Droemerdeene*. (*L'Enfant du peuple ancien*)

Il y a effectivement plusieurs moments de l'Histoire proche de nous où des trajectoires plus ou moins définitives ont été adoptées sans que nous ne soyons en mesure de réagir, qui ont établi des choix de société sur lesquels ensuite le silence pèse lourd. L'éviction des êtres les plus honnêtes et les plus conscients de l'enjeu posé par des relations humaines basées sur un partage fraternel, au moment de la Commune de Paris, a été soutenue par défaut durant de nombreuses années par les créateurs. Théophile Ferré écrivant à Louise Michel de sa prison juste avant son exécution : "Libre j'ai vécu et j'entends mourir de même", ou Eugène Varlin massacré par les Versaillais et par une foule avide de mort, Louise Michel elle-même, appelée *la Vierge Rouge*, n'ont été que très peu pris en compte dans les récits de leurs contemporains. Pas assez exotique la Commune de Paris, ou trop dérangeante dans ce qu'elle remettait en question des privilèges que s'octroyait le monde des nantis? Et puis ce fut une "belle boucherie", orchestrée par Thiers et Gallifet, où les actes les plus répugnants ont eu lieu entre individus dits "civilisés".

Quant aux Indiens d'Amérique du Nord ou du Sud, aux Palestiniens pris entre sionisme et islamisme, aux Algériens pris dans la violence qu'on sait, et aux Canaques ou aux Noirs d'Afrique du Sud appartenant à une couleur de peau marquée du sceau de l'esclavage, ils peuvent aisément servir de décor romanesque comme on le voit depuis plusieurs années, ou prêter main-forte à l'exhibition d'un désastre inéluctable. Le plus difficile étant de dire leur Histoire autrement pour la faire sortir de l'impasse où nous sommes nous-mêmes coincés au quotidien.

L'impasse des pouvoirs, et du mépris pour tout ce qui n'est pas "nous". Ecrire pour remettre en jeu le désir, que nous n'avons pas cessé d'avoir, d'un

autre monde possible. Affirmer que le choix demeure réel puisque d'autres l'ont fait avant nous. Revenir sur l'expérience vécue par des sociétés que nous avons arbitrairement nommées archaïques, n'est-ce pas s'ouvrir à d'autres schémas, d'autres façons de penser et de concevoir le réel? En ce sens, écrire c'est véritablement agir. Peut-on dire "agir contre le mal" ou contre la peur du risque qu'il y a de choisir une vie libre pour soi et pour les autres?

**A. B. :** "Tout d'abord, il me semble que la seule manière de racheter de loin le crime, c'est quand même d'en parler. De passer à l'acte. Car le discours abstrait sur le devoir de mémoire finit par m'apparaître comme un effet de pose littéraire. Ensuite je pense que cette indifférence à la souffrance des gens est créée par le fait de 'faire un métier'. On peut faire un métier de tueur et à la fin ne plus éprouver du tout de problèmes moraux. Annah Harrendt parlait de 'l'absolue banalité du mal'. Ceux qui tuent sont partout des gens ordinaires qui accumulent de petites monstruosité. Et puis, une fois qu'ils les ont accomplies, ne pouvant plus revenir en arrière, ils se disent que, quoi qu'ils fassent, ils sont toujours eux-mêmes, donc, pourquoi ne pas continuer?"

Les crimes les plus épouvantables sont faits par des gens gris. Mais je suis persuadé que cette indifférence provient aussi du fait qu'on considère sans l'avouer que 'ces êtres humains-là' ne sont pas vraiment des êtres humains. Donc cela ne mérite pas de poser problème. Le génocide juif nous touche parce qu'il s'agit de gens qui nous sont proches. Au moins par la couleur de la peau. Là il s'agit de Noirs. On ne risque pas de se trouver à la place d'un Noir. Le monde arabe ne s'est jamais senti concerné non plus par l'esclavagisme. Alors qu'il a fait partie de la vie quotidienne des gens durant des centaines d'années. Les caravanes qui montaient du Soudan vers l'Egypte ont été une réalité persistante. Il y a là un point aveugle dans beaucoup de civilisations.

En Algérie, en se plaçant du côté des victimes, on oublie aussi qu'on a été du côté des bourreaux. C'est pourquoi au début du livre, Kader rappelle qu'il a fait partie d'une famille pratiquant l'esclavage sans s'en rendre compte. Pour eux il n'y avait rien de condamnable à avoir des esclaves. D'autant que l'Islam, qui disait que c'était une bonne chose de libérer un esclave, n'a jamais interdit l'esclavagisme. Et quand les Algériens arrivent en Nouvelle-Calédonie, ils organisent des bataillons pour chasser les Canaques. Mais les Communards dans l'ensemble ne se conduisent pas mieux, exceptée Louise Michel, qui comme d'habitude est une très grande dame dans ce désastre. C'est vraiment la sainte. Dans ses choix humains, elle ne s'est jamais trompée. Ils ont toujours été courageux. Elle s'est opposée aux Communards déportés pour soutenir le droit à la révolte des Canaques. Elle était la seule à avoir des relations excellentes avec eux. Elle a déchiré le foulard rouge

qu'elle portait pour en offrir un morceau à une tribu de Canaques rebelles. Ce sont des gestes tout à fait contemporains. Et, confusément, en parlant de ce qu'on faisait aux parents de Tridarir, je savais que je parlais de l'Algérie. Mais il y a une pensée dépréciatrice qui voudrait que nous, en tant qu'Algériens, nous ne devions parler que des Algériens. Comme si l'universel n'était pas pour nous. Lislei, Kader, Tridarir, c'est nous. Les lecteurs algériens ont aimé ce livre car il les autorisait à être aussi des citoyens du monde. Aussi par le malheur. Il y a eu d'autres tueries terribles, comme la Commune de Paris effectivement, où des milliers de gens anonymes ont été assassinés sur simple dénonciation aux Versaillais. On n'est jamais seul à vivre l'horreur. C'est vrai qu'il y a eu assez peu de solidarité avec la Commune chez les écrivains, les intellectuels ou les peintres de l'époque. Je me suis replongé dans les journaux comme *L'Illustration*, qui paraissaient à ce moment. On y présentait les Communards comme des bêtes sauvages. Les Goncourt, par exemple, utilisaient ce terme. Du moment qu'on trouve une justification à l'abominable, et les grands esprits sont là pour ça, alors tout est possible."

- ... Tôt ou tard, tu seras notre remplaçant. Ouvre grand tes oreilles, ouvre ton crâne, fais mal à ta tête si tu veux, mais ne l'oublie jamais : quand nous chantons, ta mère et moi, nous chantons pour nous trois, bien sûr, mais aussi pour les dernières folles de la Baie des Huîtres, pour les morts du fleuve de la Biche grasse, pour ceux de la Grande Arête et de Kotalinah, pour les innombrables massacrés du bush laissés sur place pourrir comme des charognes de varans, pour la maudite poussière qui a fini par recouvrir leurs os! Ils ont tous laissé leurs Rêves à l'abandon, et même si ce ne sont pas nos Rêves, nous devons les chanter parce que nous sommes les derniers. *Les derniers de toutes les tribus qui aient jamais existé ici!*, est-ce que tu peux comprendre ça?

Et toi, bientôt, tu devras agir de même : chanter, pour qu'il y ait un miracle et que la pluie nous envoie, comme aux premiers temps, des enfants de notre peuple sous forme de gouttelettes! Ne l'oublie jamais, même quand tu ne seras plus que l'ultime homme noir de ce territoire! (*L'Enfant du peuple ancien*)

En reprenant comme schéma, pour les principaux personnages de ce livre, la structure triangulaire déjà utilisée dans *Les amants désunis*, l'auteur nous met également devant une image élargie des sentiments amoureux. Ce qui est d'ordinaire tissé de passion, de jalousie, et d'exclusivité, se trouve ici ouvert dans un rapport à trois qui n'est pourtant pas non plus la construction banale d'une famille. On imagine aisément dans quoi aurait pu sombrer une relation entre Kader et Lislei, partant de la haine et du mépris clairement exprimés pour leur situation réciproque, afin d'aboutir à l'assouvissement d'un désir devenant parfois le seul moyen de rendre au corps une apparence

de liberté. Mais avec la présence incongrue de Tridarir intervient ce qu'Anouar Benmalek appelle "un sentiment de responsabilité". Responsabilité gratuite puisque l'enfant n'est pas le leur, et néanmoins sacrément dangereuse.

On a l'impression que l'être humain est devenu tellement impuissant à agir sans, comme le disait Nietzsche, "se vautrer dans l'avilissement" qu'il lui faut une sorte de modèle "d'innocence", à la manière de *L'Idiot* de Dostoïevski, pour réapprendre à être un homme. Seule Lislei d'ailleurs, soutenue par un sentiment maternel qui lui donne la force de ne pas céder à la lâcheté de son compagnon qui aimerait bien abandonner Tridarir, nous renvoie une image positive de ce qu'est "un être humain ordinaire".

**A. B. :** "Lislei et Kader n'ont rien de commun, et ils partent lestés de tous les préjugés ordinaires du racisme. Puis ils tombent dans un tel degré d'indignité que leur racisme n'a plus de sens. On a besoin pour être raciste de se croire supérieur à l'autre. Mais ils se sont vus dans de telles conditions d'ignominie, qu'ils se haïssent avant tout. Ce qui les sauve c'est Tridarir, qui est infiniment plus malheureux qu'eux. Au départ Kader est furieux contre l'enfant car la responsabilité qui lui incombe en se chargeant de lui diminue ses chances de s'en sortir. Mais Kader aime aussi la vie de tous les jours dans sa poésie quotidienne. Il sait que, s'il abandonne l'enfant, le fait de s'en tirer ne signifiera plus rien. A un moment, il comprend que le prix à payer est de mettre sa vie en danger. C'est cette responsabilité partagée qui les fait se découvrir mutuellement.

Si Tridarir les avait quittés, ils ne seraient pas restés ensemble. Lislei aime Tridarir plus que Kader. A eux deux ils ne se suffisent pas. Il fallait qu'ils soient responsables d'un espoir pour pouvoir donner de l'importance à leur propre vie. Tous seuls, ils sont un peu ignobles. Le bain ou les camps rendraient ignoble n'importe qui. J'ai tenu à construire un amour qui soit une découverte de la responsabilité envers quelqu'un qui est l'innocence même. Mais moi aussi je me sens responsable de Tridarir. C'est le seul qui ne soit pas lâche. Sa mort est encore un acte de courage. Il y a là une trinité où chacun passe un peu de ce qui lui reste d'humain à l'autre.

Dans mes romans, les personnages féminins sont les plus droits. Si les hommes n'y sont pas du tout valorisés, c'est peut-être parce que je viens du monde arabe. Dire ses sentiments dans le monde arabe pour un homme, ça n'est pas bien vu. C'est une sorte de féminisation du masculin qui est vécue comme une déchéance. Kader garde toujours une dérision vis-à-vis de lui-même, qui le protège. La seule chose qu'il pourrait encore faire de bien après la mort de Tridarir, c'est de transmettre la mémoire à sa petite fille. Et on n'est même pas sûr qu'il le fera."

Tridarir se rendort sans crainte. C'est un rêve dans le rêve. Un rêve mauvais qui ne demande qu'à grandir, qui voudrait tuer le rêve bon. Cela arrive, le rêve serpent venimeux; on peut cependant mettre en échec l'avorton de reptile en le dédaignant résolument...

Son père se gratte, donc, le nez et grogne, plus ému qu'il ne veut l'admettre :

- Un jour, mon fils, je t'initierai. Un jour aussi, à ton tour, tu auras des enfants et tu les initieras...

C'est le passage que Tridarir préfère : *toi aussi, tu auras des enfants*. Cela veut dire qu'il n'est pas le dernier. Père, répète! Et le guerrier puissant, beau comme le plus bel arbre de la jungle, recommence docilement, avec une bienveillance qui va lui faire couler des larmes : *toi aussi, tu auras...* (*L'Enfant du peuple ancien*)

A la fin de la lecture de *L'Enfant du peuple ancien*, j'ai envie de dire qu'écrire c'est tracer un chemin contre le malheur. Chaque livre qui a été vécu comme un moment unique pour celui qui écrit nous fait entrer dans une expérience poétique et spirituelle qui nous donne envie de croire que la démarche créatrice a un sens. Qu'elle est capable de renouveler en nous l'énergie permettant de combattre la terreur ordinaire, de mettre la bêtise au piquet, de multiplier nos penchants enfantins pour l'aventure et l'inattendu que nous réservent d'autres gens, d'autres mondes. Mais surtout, il nous autorise à croire à la fraternité de l'acte créateur. Car, pour quoi ou pour qui écrit-on, si ce n'est pour partager un rêve que l'on a fait un jour, et qui, s'il n'est sans cesse revivifié par le désir des autres, finira par mourir?

**A. B.** : "Ecrire c'est éprouver et faire l'épreuve de différentes expériences. Car à chaque fois tu vois les choses d'un autre point de vue. Et au fond, c'est toi-même que tu expérimentes. Je ne veux surtout pas être catalogué comme écrivain algérien dans le sens ethnique. Je ne veux surtout pas être prévisible. D'où le plaisir du pied de nez involontaire que j'ai commis en écrivant sur les Aborigènes. Et en même temps c'est aussi récupérer la partie noire de l'Algérie par un biais inattendu. Car les Algériens se vivent, eux, comme Nord-Africains blancs. Alors qu'une bonne partie de l'Algérie est noire. Et ce tabou est tellement fort que tu n'entends jamais parler de culture noire. Et c'est vécu avec une absolue bonne foi. Provenir de plusieurs cultures n'est pas une malédiction. Cela devrait être la règle.

Ecrire ce n'est pas se cantonner à un étroit problème d'identité. C'est se coltiner avec la tragédie de la destinée humaine. Les questions d'identité locale sont ridicules à côté de cela. Le problème du mal en Algérie nous intéresse de la même manière que celui qui a été vécu en Allemagne ou ailleurs. C'est pourquoi dans *L'Enfant du peuple ancien*, la façon dont Kader découvre le français est importante. Le Français est la langue de la colonisation, mais c'est aussi la langue d'une certaine liberté de penser. Il y a tou-

jours cette ambiguïté dans laquelle nous sommes tous et que nous devons reconnaître. C'est une phrase abominable pour un Algérien que de dire qu'en vieillissant sa langue maternelle devient le Français. C'est très choquant. Mais l'Histoire n'est pas linéaire.

*L'Enfant du peuple ancien* se termine par une sorte de déni de soi-même puisque Kader est devenu Harry, qu'il a changé de religion. Mais c'est sa vie qui veut ça. Tout en l'homme est un mélange d'abomination et de bonté. Et ce qui empêche Lislei et Kader de sombrer c'est la bonté, avant l'amour."

Ses yeux se sont brusquement brouillés. Il a détourné la tête. De colère, parce que les sanglots se pressaient dans ma gorge, j'ai voulu l'interrompre et lui hurler que c'était idiot, ces racontars de bivouac, que lui-même n'y croyait pas, que quand on était mort, c'était une fois pour toutes, que je refusais qu'il crève, que je me fichais qu'il soit le dernier des Tasmaniens, que pour moi il demeurait le gamin qui nous avait sauvé la vie et que j'aimais... (*L'Enfant du peuple ancien*)

